



MAKENZY ORCEL

*Maître-Minuit*

z

« Parmi les voix puissantes qui portent aujourd’hui la littérature haïtienne, aux côtés de ses prestigieux aînés aux noms de Laferrière, Trouillot ou Frankétienne, Makenzy Orcel fait claquer sa prose poétique, frontale et explosive. » Fabienne Lemahieu, *La Croix*

« Il est rare de rencontrer dans une première œuvre une vigueur et un souffle qui annoncent la naissance d’un grand auteur. » Alain Mabanckou, *Jeune Afrique*

« Toujours aussi radical et poétique, le nouveau roman de Makenzy Orcel est une charge littéraire portée par une belle figure masculine (...) Le récit de Poto est d’une puissance rare. » Hubert Artus, *Lire*

« La langue volcanique de Makenzy Orcel charrie la vie incroyable de Poto, né dans la misère dans un pays détraqué par la dictature et dans une culture mâtinée de croyances... » Frédérique Roussel, *Libération*

« *Maître-Minuit* frappe dans le dur réel, invitant à entendre le cœur battant du peuple qui, dans une énergie folle, continue d’avancer, coûte que coûte. » Valérie Marin La Meslée, *Le Point*

« *Maître-Minuit* est de ces textes qui nous font constater que dans un pays où le sordide a créé des strates mémorielles ineffaçables, il reste des auteurs de premier plan pour faire luire plus qu’ailleurs les mots. » Anne-Lise Remacle, *Le Vif/L’Express*



## La force de la folie

Toujours aussi radical et poétique, le nouveau roman de **Makenzy Orcel** est une charge littéraire portée par une belle figure masculine.



**L**es *Latrines*, *Les Immortelles*, *L'Ombre animale*; jusqu'ici, les romans de Makenzy Orcel célébraient les femmes « potomitantes », figures centrales des sociétés antillaises, mais aussi victimes des horreurs et des viols des tontons macoutes. Ce *Maitre-Minuit* offre une nouvelle prise sur l'œuvre du Haïtien à



★★★  
*Maitre-Minuit* par  
**Makenzy Orcel**,  
320 p., Zulma,  
20 €

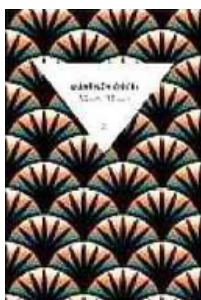
savoir une prise mâle. Voici Poto, que l'on découvre à l'hôpital général, à moitié gisant et surtout menotté à son lit. Est-il un possédé? Un criminel? Il va se confesser, dans un but qui ne sera révélé qu'au terme de l'histoire. Né sous la dictature des Duvalier, de père inconnu et d'une mère qui n'aimait rien mieux que sniffer de la colle, Poto a vite appris à

survivre dans la rue. Mimant la folie ou les rites vaudou pour qu'on le laisse tranquille, il devient dessinateur, et tombe sous la coupe d'un tueur à gages. Il a évité les mauvaises balles, a tout traversé en biais, demeurant un « *homme debout, qui avance toujours* ». Tel « *Maitre-Minuit* », figure légendaire « potomitante » des contes de son enfance.

Le récit de Poto est d'une puissance rare, qui traverse l'histoire haïtienne récente sans fard ni plainte – quitte, parfois, à trop privilégier les effets au détriment des faits. Il raconte aussi sa mère, ses propres amours et sa carrière (il sera un dessinateur prisé et exposé). On retrouve la langue âpre et radicale d'Orcel, cette mélopée courroucée et cette gouaille frontale. Ce qui fait la force de cet auteur, qui semblait attendre ce moment. **Hubert Artus**



**MAKENZY ORCEL**  
**MAÎTRE-MINUIT**  
Zulma, 309 pp., 20 €.



Pas de majuscule au début des phrases, ni après le point; encore moins de guillemets,

la phrase libérée ruisselle, les paragraphes sont parfois troués de vers en prose. Le flot vient de la bouche d'un homme cloué dans son lit de l'hôpital général de Port-au-Prince, qui «*reste un des endroits en Haïti où la mort a le plus de clients*». Né de père inconnu, qui a abandonné sa mère enceinte comme l'a été autrefois la vieille Grann Julienne, Poto enfant a vécu l'implacable vision de la déchéance de Marie Elitha Démosthène Laguerre, détruite par la prise de colle. «*Elle est cruelle la colère qu'on peut ressentir en voyant sa mère se faire humilier, rejeter, ridiculiser, sans qu'elle puisse de défendre.*» La langue volcanique de Makenzy Orcel charrie la vie incroyable de Poto, né dans la misère dans un pays détraqué par la dictature et dans une culture mâtinée de croyances. «*...C'est qui Maître-Minuit, Grann?/ c'est un homme qui reste debout, avance toujours quoi-qu'il arrive.*» **F.RI**



## AMERICA ÉCRIVAIN EN RÉSIDENCE

Retrouvez à partir du mois d'octobre dans nos colonnes la chronique de l'auteur en résidence à Vincennes dans le cadre du Festival America.

En effet, Vincennes a la chance d'accueillir Makenzy Orcel comme onzième écrivain en résidence pendant trois mois à compter du début septembre prochain. Il a 35 ans, vient d'Haïti et résidera à Vincennes dans le cadre du partenariat Ville de Vincennes - Association Festival America. Il sera présent lors du Festival America du 20 au 23 septembre prochains. Comme ses prédécesseurs, il nous régèlera de ses chroniques mensuelles sur son séjour vincennois, rencontrera le public ainsi que les élèves de la ville et de la région. Il proposera aussi un atelier d'écriture hebdomadaire en langue française.

Poète, il publie trois recueils entre 2007 et 2010. À la suite du tremblement de terre qui a dévasté Port-au-Prince, le

jeune auteur écrit son premier roman : *Les Immortelles* (Éditions Mémoire d'Encrier 2010, puis *Zulma*, 2012) pour porter témoignage de l'épouvante et de la rage de vivre quand même. Son deuxième roman, *Les Latrines*, paraît en 2012 (Éditions Mémoire d'Encrier). En 2016, son troisième roman, *L'Ombre animale* (Éditions Zulma), recueille plusieurs prix, dont le prix Louis-Guilloux et le prix Littérature-monde. Il continue à écrire et publier de la poésie, disant : « De tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, pour moi, le plus important, ma priorité, c'est ma poésie. Le travail sur la langue. Cette quête de sens, de quintessence. D'un langage qui tient autrement au réel. » ■

■ Pour toute précision portant sur les conditions et modalités d'inscription à l'atelier d'écriture, s'adresser à Dominique Chevallier : [do.chevallier@free.fr](mailto:do.chevallier@free.fr), 01 43 28 16 75.



LITTÉRATURE  
LA CHRONIQUE DE  
**MAKENZY ORCEL**  
AUTEUR HAÏTIEN EN RÉSIDENCE À VINCENNES  
DANS LE CADRE DU FESTIVAL AMERICA

Poète, il publie trois recueils entre 2007 et 2010. À la suite du tremblement de terre qui a dévasté Port-au-Prince, le jeune auteur écrit son premier roman : *Les Immortelles* (Éditions Mémoire d'Encrier 2010, puis *Zulma*, 2012) pour porter témoignage de l'épouvante et de la rage de vivre quand même. Son deuxième roman *Les lettrées*, paraît en 2012 (Éditions Mémoire d'Encrier). En 2016, son troisième roman, *L'Ombre animale* (Éditions *Zulma*) recueille plusieurs prix, dont le prix Louis-Guilloux et le prix Littérature-monde. Il continue à écrire et publier de la poésie, disant : « De tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, pour moi, le plus important, ma priorité, c'est ma poésie. Le travail sur la langue. Cette quête de sens, de quintessence. D'un langage qui tient autrement au réel. » ■

■ Makenzy Orcel propose des ateliers d'écriture à Vincennes dans le cadre de sa résidence. Pour plus de précisions sur les conditions et modalités d'inscription, s'adresser à Dominique Chevallier : [do.chevallier@free.fr](mailto:do.chevallier@free.fr), 01 43 28 16 75.

et l'autre avec sa gueule de chaos  
ses vertiges d'amants juchés  
sur les arcs de la nuit  
et leur bruit de cul couvert au cas où  
monsieur s'anime pétille au pas de clown  
valse sur des restes de sang  
passé sous silence  
quand bien même monsieur aurait plié  
glissé dans sa poche le temps à peine né  
on ne pourrait dire qu'il n'est  
pas animé de bon esprit  
l'excuse d'être soi-même n'est justifiable  
que dans son propre mensonge  
attendes  
que devient le vent  
le guide des troupes  
- le voilà se ramenant brusquement  
à des questions existentielles  
de belles inquiétudes -  
ha ha monsieur s'esclaffe  
comme une roue  
aucun cœur mais un roc se  
démesurant dans sa poitrine

hapax...  
mère dit que le vent est un  
miroir qui louche  
usé la terre glisse  
pauvre terre tournant retournant  
seule à la poussière  
la lune est son ombre  
une peur ronde qui se prend  
pour une torche  
les histoires de lune finissent  
toujours dans le noir  
dans le sang  
comme celles des chercheurs d'or  
ou des casseuses de pierres  
d'où crois-tu que viennent  
les corps étendus  
éteints dans le crépuscule  
au-delà de l'acide souvenir  
d'une soif donnée  
des âmes délibérément réifiées.  
têtes sifflant leur colère depuis leur pique  
crève-cœur.

Makenzy Orcel



**À LIRE |**

ROMANS

**LE SOUFFLE ROMANESQUE DES CARAÏBES**

**V**enus des Antilles françaises ou de Haïti, les romanciers sont bien inspirés quand ils se nourrissent de leurs racines et souvenirs caribéens... Un souffle commun les anime-t-il ? Pas vraiment, mais le lecteur trouvera chez eux le même attachement au pays de leurs ancêtres...



Avec *Là où les chiens aboient par la queue* (prix Stanislas du premier roman), Estelle-Sarah Bulle, née à Créteil (France) d'une famille d'origine guadeloupéenne, glisse en majesté avec un style authentique qui touche d'emblée. Dès les premières pages, le créole (et ce n'est en rien anecdotique) a droit de cité pour décrire Morne-Galant, où le récit démarre. Un lieu tellement perdu que les Guadeloupéens le définissent comme « *C'la ch'yon la jopé pa ké* » (en français « Là où les chiens aboient par la queue »). L'histoire démarre en 1947 et se termine dans les années 2000, elle a pour personnage principal Antoine, « *nom de surnom pour embrouiller les mauvais esprits* » d'Apollone, la fille aînée rebelle de la famille Ezechiel dont il est question ici. Parfaite dans le rôle du « *fil rouge* », la tante Antoine, personnalité au caractère bien trempé, ne mâche pas ses mots quand elle s'adresse à la nièce du récit qui pourrait avoir beaucoup de points communs avec l'écrivain... Faisant preuve à la fois d'un esprit critique révisorant et d'une grande empathie pour ses personnages, Estelle-Sarah Bulle éclaire l'histoire d'une communauté d'Antillais ballottée entre le pays et la métropole, et l'entre-deux du métissage. Grâce à une écriture sans fioritures et une composition maîtrisée, la veine romanesque qui innerve ce texte ne faiblit pas du début à la fin.



Artiste « *couteau-suisse* » à la fois musicien, plasticien et écrivain, Roland Brival, auteur notamment de *Nègre* de personne, plante le décor de son dernier roman, *Les Fleurs rouges du flamboyant*, sur sa terre natale, la Martinique. Le narrateur, Simon Darnell, écrivain, revient au pays, et sera vite rattrapé par son passé, submergé par des émotions qu'il croyait enfouies. De facture classique, la

fiction explore les complexités psychologiques d'un personnage qui s'est construit cahin-caha sur un manque fondamental, celui du père. Revenu sur les traces de son enfance, il ouvre les yeux d'une manière lucide sur son histoire et sa région d'origine, désormais vouée au tourisme de masse... Constat amer de l'exil ? Se référant explicitement à l'incontournable *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire, le narrateur souligne ainsi : « *Encore et toujours me nargue, pourtant, la sensation que tout exil est à jamais définitif, et le grand retour dont parle le poète n'est, au mieux, que la poursuite d'un rêve chimérique.* » Couronné en 2016 par les prix Louis-Guiloux et Littérature monde pour *L'Ombre animale*, Makengy Oroel, né en 1983 à Port-au-Prince, fait partie de la jeune-garde littéraire haïtienne qui s'impose avec une écriture explosive et percutante. « *Un homme qui reste debout, avance toujours, quoi qu'il arrive* », telle est la définition de Maître-minuit qui donne son nom et cette impulsion au troisième roman de Makengy Oroel. Comme précipité dans une marmite à histoires et sensations, le lecteur ne sort pas indemne de ce voyage avec entre autres Poto et sa mère Marie Elitha Démosthène Laguerre. Né sous la dictature d'un « *Papa-à-vie* » sanguinaire, Poto échappe à la violence et l'adversité en dessinant le monde et mimant la folie... En nous proposant de suivre son cheminement chaotique, l'auteur nous entraîne sur le terrain d'un imaginaire puissant et dérangeant.



À signaler enfin la réédition d'une autre plongée dans l'univers fécond haïtien, celle de Dany Laferrière, natif de Port-au-Prince vivant à Montréal et académicien français, qui dans son roman *Pays sans chapeau* relate ses perceptions lors d'un retour au pays qui l'a vu naître, vingt ans après... Une nouvelle vie éditoriale qui survient elle aussi près de vingt ans plus tard puisque le livre date de 1996 – et qu'il n'a rien perdu de sa fraîcheur. »



Estelle Sarah Bulle, *Là où les chiens aboient par la queue*, Librairie L'Éclaireur  
Roland Brival, *Les Fleurs rouges du flamboyant*, éd. Mécène de France  
Makengy Oroel, *Maître-Minuit*, éd. Zulma  
Dany Laferrière, *Pays sans chapeau*, éd. Zulma





## Makenzy Orcel, Maître-Minuit

Julien Delmaire  
Publié le 2018-11-14

---

Culture -

Dessiner au bord du gouffre...

C'est une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien.

William Shakespeare, Macbeth la majeure partie de l'histoire de cette cité relevait du rapporté, de la bricole. un peu de vrai par-ci. un peu de faux par-là. ou un mélange des deux. comme toutes les histoires...

Makenzy Orcel, Maître-Minuit

Ouvrir un roman de Makenzy Orcel, c'est se laisser happer par une prose qu'on dirait hantée, piégée, dangereuse, une expression fulgurante née de l'étreinte clandestine de la poésie et du réel. C'est aussi la certitude de ne pas se faire arnaquer par un emballage marketing dissimulant une écriture tiédasse, soucieuse de plaire au plus grand nombre, ménageant la chèvre et le chou, lissant la forme et le fond, pour épargner aux lecteurs-consommateurs les aspérités de la langue. Makenzy Orcel, c'est la littérature qui cogne, prend des risques et exige en retour que nous quittions notre zone de confort.

« ... c'est qui Maître-Minuit, Grann ?

c'est un homme qui reste debout, avance toujours, quoi qu'il arrive »

Le roman commence sur un lit d'hôpital, quelque part en Haïti, au point névralgique de la douleur. Parmi les estropiés et les damnés de la Terre, un homme menotté revient à la surface et, ainsi qu'un naufragé en perte d'oxygène, entame un long soliloque. Cet homme entravé se nomme Poto. Toute sa vie aura été une tentative d'exister, de créer et de rêver au milieu des déterminismes qui barricadent son destin. Poto a été élevé comme une plante sauvage par celle qu'il considère comme sa mère : Marie Élitha Démosthène Laguerre, une jeune femme



toxicomane, à moitié folle et cependant bouleversante dans sa manière d'assumer sa trajectoire d'étoile déchue. Le jeune garçon trouve un refuge provisoire chez Grann Julienne, une vieille féticheuse de province, « maîtresse des feuillages » qui lui révèle qu'il deviendra dessinateur. Poto se met à dessiner. Avec ses stylos d'écolier, il relie les pointillés du monde ; véritable reporter de basse-fosse, ne quittant jamais son sac à dos et ses précieux croquis, il plonge dans les cercles infernaux de la dictature. La violence permanente, l'angoisse et la paranoïa que distillent le régime de François Duvalier — rebaptisé ici « Papa-à-vie » — deviennent sous le crayon de Poto des formes, des traits, des lignes de fuite. Puisque le jeune homme n'a nulle part où reposer sa tête, l'encre et le papier deviendront sa demeure.

« chaque dessin terminé en appelait un autre. fleuve frénétique, ça s'enchaînait, comme si je portais en moi tous les rêves, toutes les angoisses du monde. »

Au détour de son errance, Poto fait la rencontre de MOI, « le chef, le prodige des armes à feu, le fidèle compagnon de la mort », un tueur de sang-froid, leader d'une bande de sicaires prêts à tous les coups tordus. MOI s'entiche du talent artistique du jeune homme au point de devenir son mentor. La dictature cède la place à l'instabilité politique, les tontons macoutes s'effacent devant les chimères en armes, mais rien ne change pour la populace de Port-au-Prince : « la capitale du bordel, où des gens crevaient par grappes tous les jours, comme si la mort avait été inventée pour eux, et où il était impensable que des millions d'autres fussent encore en vie. » Poto continue ses pérégrinations, sa notoriété de dessinateur du ghetto s'accroît et l'artiste se voit assimiler à la figure de Maître-Minuit, le géant mythologique qui parcourt le pays de long en large. « le mythique potomitan de l'espace. le maître de tous les minuits du monde. le grand spectre déambulant sans but, la tête au-dessus des nuages. » L'existence de Poto se confond désormais avec la légende et ses dessins avec la vie elle-même.

L'ambition de ce roman est immense et les moyens pour l'atteindre sont variés. Maître-Minuit traverse à pas de géant plus de cinq décennies de l'histoire récente d'Haïti, de l'accession au pouvoir de « Papa-à-vie » en 1957 jusqu'au séisme de 2010, en passant par les soubresauts de l'après-dictature, le règne des gangs armés et l'emprise croissante des ONG occidentales sur l'espace haïtien. Makenzy Orcel veut comprendre l'ADN de sa terre, en interroger les soubassements et, pour cela, il ne peut s'affranchir de l'histoire secrète, des superstitions et des croyances populaires qui agencent le monde autant que les faits avérés. Pour mener à bien cette entreprise d'autopsie du réel — on peut dire que l'œuvre d'Orcel, façonnée par la mort, s'apparente à celle d'un médecin légiste — l'auteur manie l'ellipse comme d'autre le scalpel. Les époques se superposent, les événements, les désirs, les pensées circulent d'un plan temporel à l'autre, bousculant parfois la chronologie pour donner l'impression d'un éternel retour du pire. Bien que scrupuleux et très documenté, notamment sur la période de la dictature, le roman refuse de se laisser cantonner au registre du témoignage historique. Orcel sait que le rêve est une consolation et qu'on ne se cogne pas seulement à la réalité, mais aussi à ses propres artifices — ainsi, le mot « chimère » revient souvent dans le texte, double référence au surnom des milices des ghettos et aux entrelacs de l'imaginaire. « les humains aiment échafauder des bulles, s'abrutir d'illusions. la vérité du monde ils n'en veulent pas, non, c'est trop dur. »

La littérature pour Makenzy Orcel est une captation sensorielle, un lieu d'expérimentation où l'événement surgit. Pas une entreprise moralisatrice, visant à supprimer le chaos pour faire place nette à la vérité, plutôt une démarche éthique et esthétique qui implique chaque fibre du corps.

s'épanche sur les genoux du poète. Un page-turner expérimental qu'on ne peut plus lâcher.  
Un putain de grand livre...

Makenzy Orcel  
Maître-Minuit  
Roman. 320 pages.  
Édition Zulma  
Octobre 2018.

Cette chronique est parue sur le site de Littafcar, Intersections Littéraires d'Afrique et des Caraïbes. <http://www.littafcar.org>

Makenzy Orcel est né en 1983, soit quelques années avant la chute de Jean-Claude Duvalier, dit « Baby Doc ». Si l'auteur n'a pas connu intimement les affres de la dictature, son nouveau roman s'inscrit dans la lignée des livres haïtiens qui ont chroniqué cette parenthèse suffocante. Pour n'en citer que quelques-uns : *Le Cri des oiseaux fous* de Dany Laferrière, qui dresse un parallèle passionnant entre oppression politique et théâtre, ou *Cathédrale* du mois d'août de Pierre Clitandre qui transforme les anecdotes les plus prosaïques en réquisitoire contre l'ombre. Plus récemment, René Depestre, avec son roman *Popa Singer*, nous a livré une farce caustique et glaçante sur la folie de l'ère duvaliériste. Makenzy Orcel reprend la dimension carnavalesque du règne de Duvalier père, mélange d'Ubu et de Caligula, tentant d'expliquer comment un médecin de formation a pu devenir l'instigateur de la purge de son propre peuple. *Maître-Minuit* se distingue par les descriptions frontales des sévices infligés aux opposants par les milices du VSN, les terribles tontons macoutes. Plusieurs pages nous immergent dans la prison des casernes Dessalines, où officient les sectateurs du meurtre. Scènes insoutenables, qu'on jurerait surgies d'un paragraphe du marquis de Sade : « on avait coulé du plomb bouilli dans l'oreille d'un homme. le liquide est ressorti aussitôt de l'autre côté avec toute la purée du crâne. tu vas bien dormir, saloperie de communiste... » Sans aucune complaisance, sans jamais reculer devant l'horreur, Makenzy Orcel nomme le fascisme et s'indigne que celui-ci n'ait jamais été réellement puni.

Depuis son premier roman, *Les Immortelles*, Makenzy Orcel se focalise sur les personnages féminins, attentif à la condition de ses sœurs en humanité. L'œuvre d'Orcel est une attaque en règle contre le patriarcat qui voudrait faire taire les voix, défuntes ou vivantes, qui composent le chœur du monde. *Maître-Minuit* ne fait pas exception et les plus belles pages du livre sont consacrées à la figure de Marie Élitha Démosthène Laguerre, la mère supposée de Poto. « Elle discernait à peine son propre vacillement dans l'espace, ce labyrinthe intérieur où elle s'engouffrait, cette influence absolue commandant ses moindres gestes. » Junkie pathétique, trainant sa carcasse diaphane sous la maigre lueur des réverbères, tout à la fois mère indigne et femme courage, Marie Élitha Démosthène Laguerre n'est jamais condamnée, ne reçoit aucune pierre. « gangrenée par cette drogue et la désastreuse certitude que toute vie brille, s'illustre dans sa perte, elle fonçait de plus en plus vers les limites de l'absence. » La poésie d'Orcel se fait presque évangélique, tissu de compassion pour celle dont les plaies sont trop vives pour être pansées. « Certaines blessures sont plus fortes que ceux qui les portent. On songe à Tristessa, le personnage éponyme du roman de Kerouac, fille-luciole aux bras criblés d'aiguilles, égarée dans les rues de Mexico, cherchant sa dose de morphine dans les remous de la nuit inca.

Makenzy Orcel possède tous les registres de la langue, aussi à l'aise avec les rutilances de l'oralité qu'avec des envolées lyriques que n'aurait pas reniées Saint-John Perse. L'écriture de l'auteur des *Latrines* est un ressac perpétuel, où s'entremêlent le trivial et le sublime. Pas de majuscule au début des phrases, pas de hiérarchie dans les niveaux de langage, la prose d'Orcel est insoumise, écorchée vive et fière comme son personnage de junkie héroïque. Il y a du Shakespeare chez l'enfant de Port-au-Prince. Dans *Maître-Minuit*, tous les ingrédients des tragédies du grand Will sont rassemblés : les fantômes, les sorcières, les rois paranoïaques, les amours empoisonnés, la trahison, la violence aveugle et les bouffonneries macabres.

*Maître-Minuit*, le quatrième opus de Makenzy Orcel, le dynamiteur des lettres haïtiennes, est un flux de haute intensité, une multiplicité vivante et grouillante, un délire lucide, traversé par l'Histoire et arrimé au présent comme une pirogue dans la tempête. C'est Homère défoncé à la colle qui déambule parmi les débris de Cité Soleil, Hamlet qui dénoue le corset des fantômes, la tendresse qui hurle dans un siècle de rouille. C'est la beauté amère et bafouée qui



# ON EN PARLE

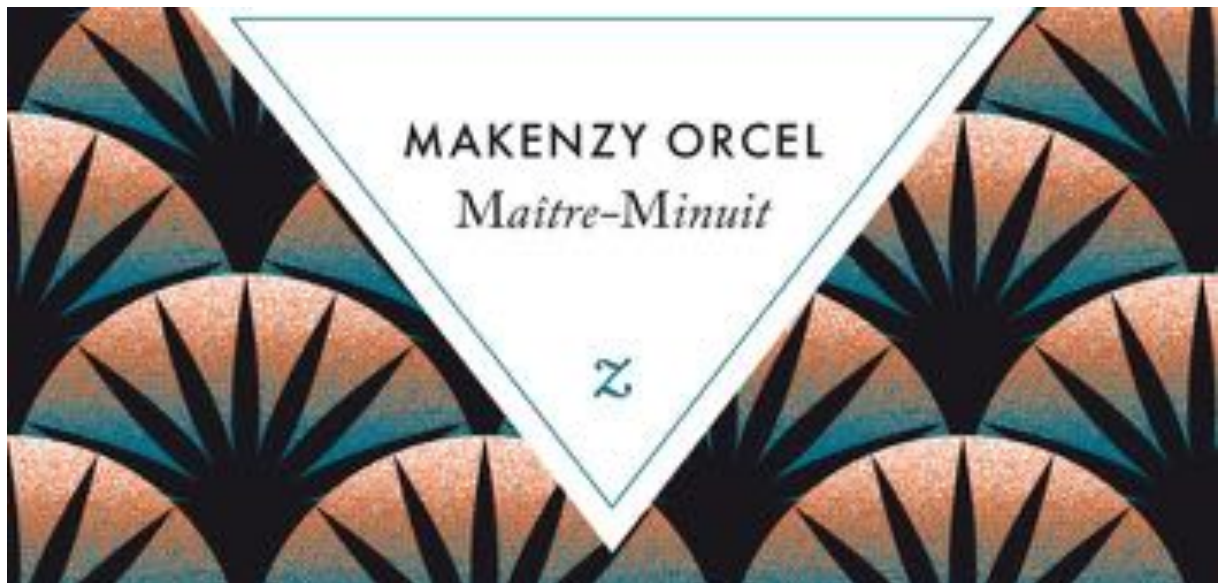
## livres



roman  
**FUNAMBULE  
DE LA VIE**

C'EST L'HISTOIRE d'un jeune Haïtien qui apprend la vie en marchant, tel Maître-Minuit, géant haïtien légendaire. Un homme debout qui

avance toujours, quoi qu'il arrive. Poto est né sous les tristes tropiques d'une dictature sanguinaire. Avec pour seuls trésors ses dessins dans un sac à dos, il se met en chemin, mime le fou, vit de larcins et de jongleries. Funambule de la vie, il a un vrai don pour se percher au niveau des étoiles, rêver sa vie, se raconter le monde et le dessiner. Jusqu'au jour où il se place sous l'étrange protection d'un tueur à gages à la solde du régime. Baroque et explosif. ■ C.F.  
«MAÎTRE-MINUIT», Makenzy Orcel, Zulma, 320 pages, 20 €.



## Maître-Minuit, flamboyante démente | Africultures

Jean D'Amérique  
20 novembre 2018

---

*Makenzy Orcel ne cesse de renouveler l'univers déroutant de son écriture. Ses livres célèbrent une certaine insolence face aux formes courantes. À explorer son parcours entre poésie et roman, il y a évidence qu'une œuvre forte se construit sous sa plume, et Maître-Minuit, nouveau roman paru en octobre 2018 chez les éditions Zulma, vient lui conférer une importante avancée.*

Une nuée d'étoiles tournoie dans le ciel, en quête d'un possible, quelque chant intact jailli des lignes hasardées, à la poursuite d'un battement émis d'une contrée inconnue, elles peuplent des pans lumineux, poétique le sol leur font espace où s'étaler, de quoi frayer passerelles dans la nuit dense, de quoi faire vie au milieu du pire : dénuement, drames existentiels, répugnance, orages intérieurs, quête blessée de soi, oppression, violences de toutes sortes, terreur et dictature. Voici à peu près l'atmosphère opaque où s'installe *Maître-Minuit*, roman-

mer, roman-feu, roman ivre. Un récit sous les halos de la folie, signé par la langue-tempête de Makenzy Orcel. Pascal Quignard pense que « l'écrivain est un corps qui ne retient plus son sang », ici nous est révélé une preuve indiscutable.

### *En (dé)route*

Tout commence dans « le dépotoir », cet étrange hôpital où tout manque, « un des endroits en Haïti où la mort a le plus de clients », sur fond de colère et de désespoir un patient aborde Poto, histoire de savoir pourquoi il se retrouve ici menotté à un lit d'hôpital, ce dernier réplique en remontant à la matrice de sa vie, en livrant le récit foudroyant de ses vents tumultueux, longue traversée d'un pays parsemé d'errances, odyssée taillée entre collines et bas-fonds.

S'écroule l'enfance de Poto : sa mère présumée, Marie Élitha Démosthène Laguerre, laisse son souffle sur le compte des vapeurs de colle pour se faire accepter par la vie et vadrouille au gré des nuits hantées par les agents du macabre « régime papa-à-viste », son père reste une intouchable absence... L'enfant cueille des rêves pour attraper un ailleurs, se jette dans « les épaisses forêts de [son]imagination » et s'invente des lunes avec ses jeux bizarres qui périphrasent la nuit humaine, il collecte ses fragments avec un crayon qui bientôt deviendra flambeau au bout de sa (dé)route.

Dans une Port-au-Prince ténébreuse Poto dérive, funambule sur les tessons d'une existence, recueillant toutes sortes de vécus : héberger la faim, voler pour la chasser, danser pour échapper à la valse des matraques que les tontons macoutes se font le plus grand plaisir d'orchestrer, collectionner (sans le vouloir) des souvenirs de violences inouïes dont les « sans-aveux » avaient fait le pain quotidien d'une population. Des vallées douloureuses qui remuent son être, un refrain de silences corrosifs qui fait monter en lui une colère, engendrant un geste solennel, celui de « saisir l'advenu » en mettant au point des planches, dessiner ces masses effroyables qui planent sur son étoile – à vrai dire il ne fait qu'essayer, car il lui « faudrait toute une éternité pour dessiner toute cette violence aveugle ».

La dictature papa-à-viste suspendue, mais pas la rhapsodie des violences, pas les périple de Poto qui continue à arpenter la ville, maintenant aux côtés d'un bandit (nommé MOI) en mission dans « la cité » pour le gouvernement, toujours sans lâcher son sac à dos. À la mort du chef de gang, il prend pour héritage sa femme pendant quelques années. Maintenant qu'il est auréolé pour ses dessins, exposé un peu partout, Poto finit dans un asile psychiatrique « où même la normalité est considérée comme anormale », non pas à cause d'un état mental déplorable mais du fait qu'on le mêle à un étrange trafic. Il finira par s'en sortir.

Il est question, tout le long du roman, d'une marche ; à l'image de Maître-Minuit (dans la mythologie vaudou c'est un géant dont les épaules dépassent les nuages, capable de traverser une ville en un seul pas), « un homme qui reste debout, avance toujours, quoi qu'il arrive », Poto déambule sans trêve, malgré le flot des tourments sur sa route, avance rebelle, résiste à l'enfer, aux vents amers d'un pays fracassé, traverse cinquante ans d'Histoire avec pour seuls bagages la folie et une enfance qui le porte à river des mondes sur des feuilles blanches.

Ce récit est, par-dessus tout, un véritable flambeau jeté sur la mémoire du peuple haïtien, déplie deux de ses plus sombres pages : d'abord le règne du « vieux malpropre [qui]était persuadé d'être le papa de toute une nation et qu'il avait sur elle droit de vie et de mort », ciel boueux où « le premier oiseau qui chantait se faisait déplumer d'un seul coup de fusil », où

même l'école (gouvernementale, bien sûr), ou plutôt « bourbier scolaire », fut un terrain fertile de « petits tyrans, de fruits pourris sur pied », d'« enfants fascistes », mégots du « catéchisme papa-à-viste » ; puis cette « démocratie » où on ne faisait que « donner aux marionnettes l'impression qu'elles étaient libres de leurs mouvements », une « nouvelle mise en scène » où le chaos perpétue en empruntant d'autres visages. Aussi s'agit-il d'une étonnante cartographie de la galaxie des errants de Port-au-Prince à qui, comme Poto, on invente une folie, parfois impardonnable par le futur.

### ***Un goût prononcé pour la langue***

Depuis *La douleur de l'étreinte* (Deschamps, 2007), liminaire d'une carrière littéraire maintenant imposante, Makenzy Orcel ne cesse d'arpenter les vastes plaines de la poésie, il porte haut le verbe dans *Maître-Minuit*, dote ce roman d'une langue orageuse, incisive et autonome, éclatante prose déployée telle hache appliquée dans la chair des attentes, le style exploré (ponctuation déroutante, majuscule reléguée, rythme truffé de détours, drues séquences poétiques) marque une légère rupture avec ses romans précédents, la constante palpable étant cette poésie épaisse et scintillante qui dessine tantôt la veine vive du jour : « avant que la rosée se fane / le soleil vole au secours de l'aube / traverse la cour / se perd derrière les arbres / pour finir quelque part dans la mer », tantôt la part spectrale des ombres : « ces morts incompris / mers tristes / carcasses de rêves / enfants décharnés, accroupis dans la poussière, avec leur bouche saignante croquant des cailloux, et ces croisières au large ne voulant pas d'eux comme souvenirs... », une langue qui fait briller les flâneries des personnages dans une ville pourtant déclinée en une « avalanche de mesures à perte de vue, avec leurs toits ébréchés, retenus par des parpaings, ou claquant sous les assauts du vent comme les ailes d'une poule qu'on vient d'égorger », une ville « ruminant ses déveines cordées, avec ses bicoques sortant de terre par brassées, tirant la langue à la mer ». Il y a aussi, remarquable derrière ce (tran)chant indomptable, la philosophie de Grann Julienne (prêtresse vaudou qui passait sa vie à « épilucher les vieilles légendes », raconter des histoires, car celles-ci « l'empêchait de mourir ») qui rythme le périple, forte de ses effluves poétiques elle fait respirer les mots et surtout la vie à chaque coulée : « la mort a peur du café », « avec cette lune, c'était plus facile de retrouver la nuit les épingle à ongles qu'on avait égarées pendant la journée », « deviens tout ce que tu veux, petit, mais jamais un homme. l'humain seul est capable d'aimer. deviens humain... », « l'eau n'oublie jamais sa route ».

Tissé de turbulences et de toutes sortes de matières à étonner, ce roman est une flamboyante démente, et celle-ci se revendique aussi bien dans les fulgurances tremblantes des différents personnages que dans une écriture comptable de saccages.

« La création ne saurait s'appréhender en ce morcellement qui efface l'œuvre, ni se concevoir comme une suite de moments privilégiés et surtout indépendants les uns des autres. Elle se saisit dans une continuité englobant un acte et son objet. » : c'est ce que nous dit Eddine Bencheikh dans sa remarquable *Poétique arabe* (Gallimard, 1989), et il semble ici éclairer les contours d'une entité créatrice qui exige du regard désireux de la cerner une minutieuse collection de ses morceaux, qui appelle aussi, peut-on ajouter, l'artiste à un cheminement pourvoyeur de cohérence. À explorer son parcours entre poésie et roman, il y a évidence qu'une œuvre forte se construit sous la plume de Makenzy Orcel, et *Maître-Minuit* (Éditions Zulma, 2018), onzième livre de l'auteur, vient lui conférer une importante avancée.

## 'Maître-Minuit', de Makenzy Orcel : Haïti, terre damnée. Survivre au Baron Samedi

30 novembre 2018 – Frederic L'Helgoualch

---



*Poto* est un petit garçon bâti sur des fondations pourries déambulant dans un pays livré à la peur et au chaos. Même sa mère, *Marie Élitha Démosthène Laguerre*, n'est pas vraiment sa mère. Elle l'a kidnappé à la maternité pour avoir un gosse sous le bras quand elle fait la manche. Il a grandi, alors il reste dans ses parages guettant un éventuel signe d'intérêt, tel un chien errant attendant un os jeté. À défaut de mieux. Tandis qu'elle se détruit à la colle, indifférente à ce bambin devenu inutile, semblant se transformer peu à peu, au fil de sa déchéance, en *Lwa* (esprit vaudou), *Poto* tente de tenir debout en s'accrochant comme à la vie à ce sac à dos qu'il ne quitte jamais. Ce sac plein d'espoir qui cache ses précieux dessins. Car *Poto* a un don. Et un regard. Tout ce que les dictateurs haïssent.

*"tandis que je faisais les cent pas dans mes pensées, le maître - un cochon en costume - m'interpella, toi Poto, et puis c'est quoi ce nom débile ? allez, mets-toi debout et dis-nous haut et fort où se trouve notre chère Haïti. dans l'archipel des Antilles, monsieur, répondis-je sans hésiter. toute la classe se mit à rire. le genre de rire qu'on entend encore même après la mort. et le maître, fort déçu, me regarda avec mépris, comme si j'étais une punaise qu'il fallait écraser tout de suite avant qu'elle n'empeste la race. d'un brusque geste du bras, il pointa l'index vers la sortie. en douze ans de carrière, il n'avait jamais vu un élève aussi bête. un autre à qui il avait posé la même question répondit : notre chère Haïti se trouve dans la main bienveillante du Roi Papa-à-vie. toute la classe a applaudi."*



**Haïti**, île francophone des Caraïbes peuplée d'anciens esclaves africains, ancienne colonie française et première République noire indépendante de l'histoire (jamais vraiment démocratique). L'un des pays les plus pauvres au monde, considéré par les **Etats-Unis** comme leur arrière-cour, proximité de Cuba la rouge oblige. Les mulâtres (descendants des affranchis), minorité possédante. Les autres, les Noirs, survivants du quotidien qui n'émeuvent guère un monde qui préfère zieuter ailleurs (sauf catastrophes naturelles, l'occasion de se racheter une conscience). Le terrain était propice à l'apparition de dictateurs mafieux prêts à opposer les membres d'une société déjà divisée, soutenus en sous-main par la première puissance mondiale (certains chefs des tontons macoutes et autres Léopards travaillant aussi pour une **C.I.A** bien...intrusive). Ah cette fameuse Realpolitik... Elle en aura piétiné des principes et des vies !



'**Papa-à-vie**'. Jamais, dans le somptueux roman de Makenzy Orcel, '*Maître-Minuit*' aux éditions *Zulma*, le nom des tyrans n'est énoncé, si ce n'est sous leurs surnoms inspirant à tous à la fois fausse proximité et véritable terreur. Comme si les livres d'histoire n'apportaient déjà que trop de postérité à ces psychopathes déchus avides de pouvoir, du sang et des richesses de leur peuple. Peuple d'anonymes exsangues, abattus pour un sourire ou un regard dans la rue; zombifiés par la drogue et la faim, mutilés devant leur famille, torturés dans les geôles infâmes du régime, asservis dans l'indifférence coupable des grandes nations occidentales, elles, pourtant toujours promptes à agiter les Droits de l'Homme quand leurs intérêts marchands ou géopolitiques sont en jeu; quand l'impérieux besoin de se refaire une virginité publique se fait sentir. Chacun pourtant de reconnaître les sinistres **Papa Doc** (François Duvalier, président-à-vie de 1964 à 1971) puis **Baby Doc**, son héritier (Jean-Claude Duvalier, président-à-vie de 1971 à 1986) qui pillèrent Haïti, instaurèrent un culte de la personnalité en utilisant avec science les codes du Vaudou (pour terroriser la population majoritairement analphabète, Duvalier père allant jusqu'à se vêtir sur le modèle du Lwa Baron Samedi, esprit de la mort et de la résurrection) et annihilèrent toute opposition via leurs tontons macoutes,

terribles miliciens para-militaires tuant, pillant et violant en toute impunité. **Duvalier** fils ira même, pour remplir la cassette de l'Etat - la sienne - jusqu'à vendre les organes des enfants de son peuple (les pauvres, bien entendu, enlevés à même la rue) en s'associant à des mafias internationales. Petite parenthèse ici : si les deux sinistres tyrans ont rejoint les esprits démoniaques, l'ancienne femme de Jean-Claude Duvalier, **Michèle Bennett** (ex-Duvalier), mène toujours grand train à Paris, protégée de toute poursuite, vivant des millions spoliés aux Haïtiens par de telles méthodes innommables. Tout va bien pour elle, merci. Refermons cet aparté car, décidément, la 'raison d'état' n'est pas faite pour le commun des mortels.

La dictature Duvalier à terre (1986), une grande période d'instabilité s'installe. Les gangs mènent la danse (macabre), protégés par les pouvoirs successifs (et certains chefs desdits gangs en contact - encore ! - avec l'agence américaine. Les doubles, triples, jeux ne cessent jamais); la population, une fois de plus, trinque et enterre ses morts. Une espérance en 1990 : **le père Aristide**, prêtre défroqué partisan de *la théorie de la libération*, est élu. Il veut augmenter les salaires, rétablir l'équilibre social. Les Etats-Unis ne le tolèrent pas (business is business) et soutiennent un coup d'état. Instabilité, à nouveau. Le père reviendra au pouvoir mais, il abandonnera ses velléités de justice et finira triste dictateur, adepte des mêmes méthodes de répression que les Doc. Haïti, terre damnée ?

'*Maître-Minuit*' n'est pas un livre d'histoire au sens propre. Il ne pose ces pans sombres de l'histoire haïtienne qu'en décorum de la vie triste de ses personnages. Mais il l'est plus que tout autre, un livre d'histoire, car il donne noms, visages et trajectoires à ces milliers de victimes anonymes (40.000 exécutions rien que sous l'ère de Papa Doc). Sous la plume talentueuse d'Orcel, la vieille *Grann Julienne* qui voit au-delà du visible, *Georges Baudelaire* rendu fou par son passage dans les terribles prisons du régime, désormais prêt à tuer pour faire taire les voix (quel meilleur emploi, dès lors, que tonton macoute ? Les fleurs du Mal sont récoltées); *Lamy*, honnête mais pleutre commerçant qui tente de passer inaperçu en ne prenant pas parti (il crèvera pourtant assassiné dans d'horribles circonstances. Bien sûr). *MOI*, caïd trompe-la-mort mégalomane psychopathe qui prendra *Poto* sous son aile; *Madonna* -non pas la chanteuse milliardaire mais l'amour d'enfance du dessinateur - qui ne rêve que d'une autre vie, loin des bas instincts humains, impossible. Sous la plume d'**Orcel**, tous ces personnages de roman prennent vie, crèvent parfois comme des chiens en quelques lignes alors qu'on commençait à s'y attacher. Énergie vitale, folle, d'un peuple bafoué portée par la colère sourde de l'écrivain. Ils représentent les mille et une façons de survivre dans ce pays alors miné par la corruption et la violence, par l'injustice et l'inextinguible soif de sang des **Baron Samedi**. Les mille et une manières de mourir, sans l'avoir vu venir. Ils incarnent ces anonymes de chair soumis aux pires tortures de l'histoire, dans l'indifférence générale, méconnus ou vite oubliés.

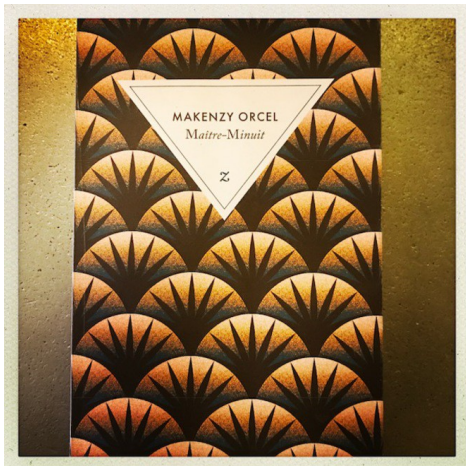


*Poto*, lui, pour dépasser l'espérance de vie qui se situait alors autour de vingt-cinq ans à Port-au-Prince, jouera au dément. Le fou au sac-à-dos. Avant que, par un sale coup du sort... Et pendant ce temps, l'esprit géant de *Maître-Minuit* de continuer sa ronde nocturne sur **Haïti**, enjambant la folie des hommes, indifférent certes mais, toujours là, lancé dans une marche immuable et, sans doute dès lors, rassurante. De quoi, et surtout comment rêver au pays du Baron Samedi ?

'*Maître-Minuit*' traite d'une période abominable, ne cache aucune des exactions du régime (un collier de testicules au cou d'une cheffe zélée des croquemitaines...). Il s'en dégage pourtant une lumière que l'on peut qualifier de rare. Probablement car **Makenzy Orcel** s'est attaché à décrire l'humanité, les troubles, les doutes, peurs et espérances (l'espoir ne meurt jamais totalement. C'est notre nature) de chacun de ses personnages. Un roman, disons-le, absolument bouleversant, plein de poésie et d'images, magnifique, qui trouve toute sa place dans la collection des *éditions Zulma*, téméraire maison qui se propose de nous décrocher le bulbe, en cette sordide période de repli identitaire, avec des auteurs, des couvertures illustrées et des histoires venus de tous horizons ('*Friday et Friday*', exemple parmi d'autres, d'*Antonythasan Jesuthasan*) qui ne manquent jamais d'interroger notre vision du monde. Avouez qu'en ce moment, ce n'est pas du luxe.

'*Maître-Minuit*' de Makenzy Orcel : un roman d'apprentissage envoûtant à ne pas manquer.

- '*Maître-Minuit*', de Makenzy Orcel, aux éditions Zulma



- feuilles volantes -

Le Club est l'espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n'engagent pas la rédaction.



## Poto, à la folie

Agnes Freschel | 2 décembre 2018

---



Le nouveau roman de **Makenzy Orcel** est plus difficile, et plus beau peut être encore que les précédents. *Les Immortelles* en 2010 avait valu au jeune auteur Haïtien une reconnaissance internationale : sa langue singulière, mêlant la voix des prostituées de Port au Prince à celle du narrateur, construisait un récit fascinant, ancré dans le traumatisme du récent tremblement de terre.

L'univers de *Maître-Minuit* est plus diffus, plus masculin, embrassant un temps plus long, historique. Car il s'inscrit dans un autre traumatisme, au long cours, celui des Duvalier et des tontons Macoutes, omniprésents comme une ombre de mort dans un pays dévasté. La voix narrative est, à quelques exceptions, celle de *Poto*, enfant sans père aux mains d'une mère folle et droguée à la colle.

Construit comme un roman d'apprentissage, *Maître-Minuit* conduit presque linéairement le lecteur de l'enfance du narrateur à son départ de l'île. Courant après sa mère, sur les quais, dans les trains, les cabanes magiques, passant de squat en taudis il construit sa résilience en jouant avec des cafards puis en dessinant ce qu'il vit. L'art le sauve, le porte, le sublime, mais il reste en lui une ombre menaçante, au bord de la magie, douée de pouvoirs qu'il ne veut pas exercer. Devenu le géant Maître-Minuit, incarnation d'un mythe haïtien, il jongle et vole, approche un tueur à gage, des femmes au désir agressif, passe par la prison, frôle et combat la folie, puis transmet à un petit *MOI* cette part de lui-même qui le poursuit.

L'écriture, sans majuscules, incantatoire, à la syntaxe tourmentée, épouse son trajet et nécessite qu'on s'y plonge presque à voix haute, comme si ce livre nous parlait à l'intérieur. Une fois dedans, on ne le quitte plus, comme si le Maître-Minuit d'Haïti s'était aussi emparé de nous.

*Maître-Minuit* **Makenzy Orcel**, Zulma, 20 €



## MAKENZY ORCEL **Maitre-Minuit**



 **ROMAN**

Poto, le nouveau héros inoubliable de l'auteur haïtien, se retrouve en enfer, menotté sur le lit d'un hôpital « dépotoir ». Quelles folies l'ont conduit jusque-là ? Se déplie alors sous nos yeux la vie de celui qui fut d'abord un enfant kidnappé par une femme à laquelle il servait d'appât pour mendier. Poto l'aime comme une mère, cette Marie Élitha Démosthène Laguerre, qui erre dans les nuits de Port-au-Prince, shootée à la colle. Devenu « toutiste » (« garçon à tout faire »), Poto se construira seul, grâce à son talent de dessinateur et à son imagination. Tel le Maître-Minuit de la mythologie vaudoue, le géant qui traverse la ville d'un seul pas, il est cet « *homme qui reste debout, avance toujours, quoi qu'il arrive* ». Dans une langue charnue, inventive et volcanique, Makenzy Orcel parcourt, lui, un demi-siècle haïtien : du règne de Duvalier – « roi Papa-à-vie » – à celui d'Aristide, comme un cauchemar éveillé que la poésie transcende.  M.C.

**Zulma, 20 €**



## LITTÉRATURE. Makenzy Orcel à Laval



Makenzy Orcel évoquera son dernier roman, *Maître-Minuit*.

Makenzy Orcel a écrit plusieurs recueils de poésie et quatre romans dont *Maître-Minuit*, paru cette année chez Zulma.

Dans ce dernier roman, Makenzy Orcel nous fait traverser cinquante ans d'histoire d'Haïti. Poto est né sous les tristes tropiques d'une dictature sanguinaire, de père inconnu et de Marie Elitha Démosthène Laguerre, sa mère présumée qui erre chaque nuit dans les vapeurs de colle. Mais Poto a un vrai don pour se percher au niveau des étoiles, rêver sa vie, se raconter le monde et le dessiner.

Avec pour seul trésor ses des-

sins dans un sac à dos, Poto se met en chemin. Il mime le fou pour que la faune de la cité le laisse en paix, vivant de larcins et de jongleries... Jusqu'au jour où il se place sous l'étrange protection d'un tueur à gages à la solde du régime... L'histoire saisissante et belle d'un fu-nambule, d'un arpenteur qui apprend la vie en marchant, tel Maître-Minuit, géant haïtien légendaire qui, quoi qu'il arrive, avance toujours.

**Makenzy Orcel**, invité par  
*Lecture en tête*, jeudi 13  
décembre à 20h chez Etienne  
(Médiapole) à Laval



## Repéré pour vous

### Rencontre avec l'écrivain haïtien Makenzy Orcel

Ce jeudi, au Café Etienne, l'association Lecture en Tête accueillera l'écrivain haïtien Makenzy Orcel pour son nouveau roman, *Maître-Minuit*, paru en octobre aux éditions Zulma. Roman qu'il a écrit lors de sa résidence d'écriture en Mayenne en 2015 et en 2016.

Makenzy Orcel a écrit plusieurs recueils de poésie et quatre romans : *Les immortelles* (Mémoire d'encrier, 2 010 ; Zulma, 2012), *Les latrines* (Mémoire d'encrier, 2 012), *L'ombre animale* (Zulma, 2 016) pour lequel il a reçu le Prix Guilloux 2016 et *Maître-Minuit* (Zulma, 2018).

**Jeudi 13 décembre**, à 20 h 30, chez Étienne (Médiapole), rue du Général-de-Gaulle. Entrée gratuite.



L'écrivain haïtien Makenzy Orcel sera jeudi à 20 h 30 chez Étienne. Il présentera son dernier livre, *Maître-Minuit*.

CREDIT PHOTO ASSOCIATION LECTURE EN TÊTE

Renseignements au 02 43 53 11 90  
ou sur [www.lecture-en-tete.fr](http://www.lecture-en-tete.fr)

Né dans les entrailles d'une Haïti exsangue sous le joug de Papa Doc (François Duvalier, dictateur de l'île de 1957 à 1971), " *grand souverain des mondes réels et irréels*", Poto doit hélas aussi composer avec sa mère évaporée, réfugiée dans les vapeurs de la colle et drapée dans toutes les angoisses de la nuit. Après une mise au vert chez la guérisseuse Grann Julienne à Bombardopolis, loin des tentations, le constat reste sans appel: " *Après ce bain purificateur et anonchalissant, Marie Elitha Démosthène Laguerre devait être soulagée, débarrassée de ses ténèbres. ce ne fut pas le cas.*" Doté d'un don singulier pour le dessin, Poto doit désormais tracer seul sa route, s'il veut une chance de ne pas sombrer. Devenu dompteur de réalités mouvantes et croqueur des " *traits les plus profonds, les plus éblouissants de [son] époque*", l'adolescent abandonné se fait passer pour fou pour zigzaguer entre les répressions terribles des tontons macoutes et les crocs-en-jambe de ses contemporains. Qu'arrivera-t-il lorsque sa route entrera en chicane avec Georges Baudelaire, individu doux métamorphosé en tueur à gages après un séjour en prison ? Pour ce récit initiatique halluciné, l'auteur haïtien Makenzy Orcel fait plus que jamais louvoyer sa langue charnue et fiévreuse. La débarrasse de toutes majuscules superflues (à hauteur d'hommes et de croyances), la torsade pour dire le sang, la peur, les sorties de route et les hommes troués par les dilemmes entre tendre la main et couper celle qu'on vous adresse. *Maître Minuit* est de ces textes qui nous font constater que dans un pays où le sordide a créé des strates mémorielles ineffaçables, il reste des auteurs de premier plan pour faire luire plus qu'ailleurs les mots.

28/11/18 à 21:00  
Anne-Lise Remacle





Makenzy Orcel

## Maitre-Minuit

Zulma, 2018, 320 pages, 20 €.

■ Dans *L'ombre animale* (Zulma, 2016), le précédent roman de Makenzy Orcel, un des personnages se prénomme « Toi », et les phrases commencent sans majuscules. Dans *Maitre-Minuit*, MOI est un tueur à la solde du pouvoir, et tout est écrit en minuscule: il n'y a ni début ni fin à ce récit, au-delà de toute horreur, des années de dictature, et des suivantes, en Haïti. Et peut-être qu'en chacun de nous, toi, ou moi, tout est possible. *Maitre-Minuit* est, dans le panthéon créole, un homme immense, dont les épaules dépassent les nuages, dont le visage reste invisible et qui n'en finit pas de marcher... Au début de ce récit, un petit garçon est volé dans une maternité par une jeune femme, droguée à la colle, pour mendier avec elle dans la rue. Poto n'est pas un enfant comme un autre: il voit le visible et l'invisible, lui confirme Grann Julienne la magicienne. Il dessine, donc, et donne à voir toute son histoire, alors qu'il est menotté sur un lit d'hôpital à l'abandon. Il voit l'incapacité de Marie Élitha Démosthène



Laguerre, au nom total, d'exorciser ses démons, payant ainsi sa liberté absolue et en jouissant. Il voit les tortures inouïes dans les prisons de Papa-à-Vie, les fêtes populaires qui virent au massacre à la mitraillette, les femmes systématiquement humiliées, abandonnées, violées... Il voit MOI le protéger lui, Poto, et tuer pour en rire, et en mourir. Or, celui qui voit est vite pris pour un fou, surtout quand il s'agit d'éliminer le témoin gênant de trafics d'organes prélevés sur des enfants. Mais de l'enfer de l'hôpital psychiatrique, Poto réussit, à force de rêves, de dessins et de mots, à s'enfuir, devenant alors à son tour un Maître-Minuit à la marche infinie.

■ Véronique Petetin



## Livres

ROMAN

### Haïti, sa poésie et sa vie



**Makenzy Orcel**  
Maître-Minuit,  
*Zulma*,  
320 pages, 20 €

Poto, gamin haïtien, grandit comme une herbe sauvage. Marie Laguerre

l'a volé à sa naissance pour faire la manche et déclencher ainsi la pitié auprès des passants. Mais maintenant qu'il est plus grand, il doit se débrouiller seul pendant qu'elle sniffe de la colle. Poto est fataliste, il s'évade en dessinant et en allant voir Gran Julienne, loin du tumulte de Port-au-Prince. Ado, il se fait recruter par un tueur à gages.

Le jeune Haïtien Makenzy Orcel a

décidément une écriture et un univers bien à lui. Capable de raconter les pires horreurs et la beauté du monde avec le même talent, il signe un troisième roman, construit plus classiquement que les précédents. Une très belle porte d'entrée pour découvrir ce pays intelligemment. À lire absolument.

**Karin CHERLONEIX**